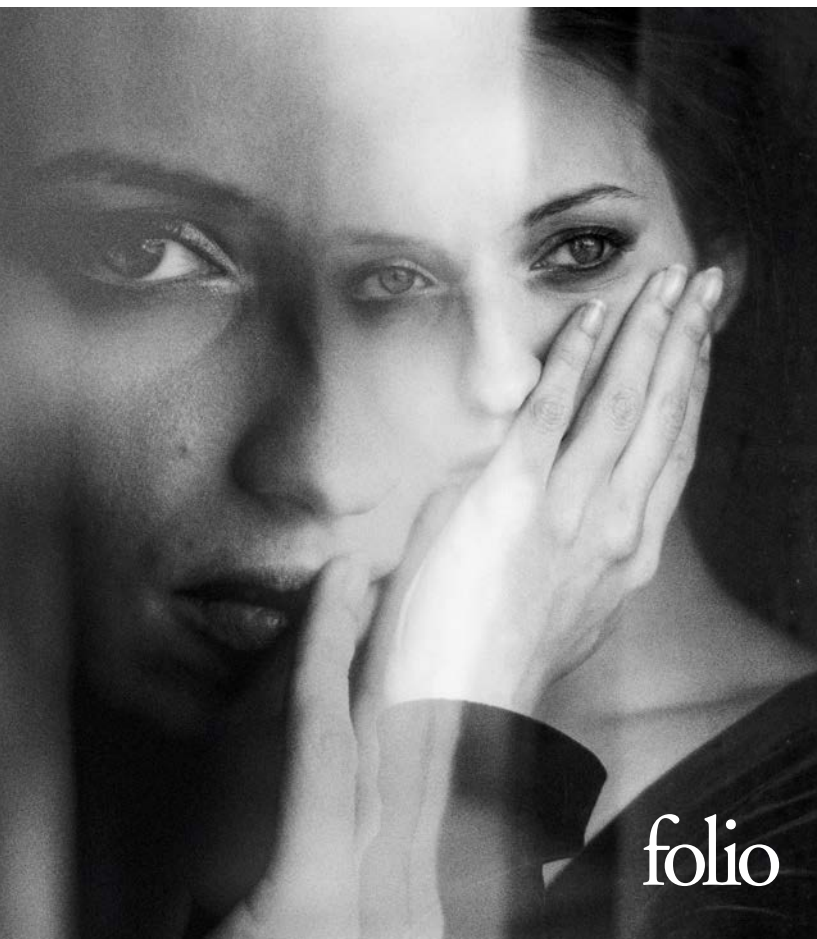


Karina Sainz Borgo

La fille de l'Espagnole



folio

COLLECTION FOLIO

Karina Sainz Borgo

La fille
de l'Espagnole

*Traduit de l'espagnol (Venezuela)
par Stéphanie Decante*

Gallimard

Titre original :

LA HIJA DE LA ESPAÑOLA

© Karina Sainz Borgo, 2019.

Édition originale publiée par Lumen,

Penguin Random House Grupo Editorial, Espagne, 2019.

Ouvrage publié en accord avec

Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

Karina Sainz Borgo est née en 1982 et a grandi à Caracas. Elle a commencé sa carrière au Venezuela en tant que journaliste pour le quotidien *El Nacional*. Depuis son arrivée en Espagne, elle a écrit pour le journal *Vozpópuli* et collabore avec le magazine littéraire *Zenda*. Son premier roman, *La fille de l'Espagnole*, a été acclamé à l'international et a reçu le Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro* (roman étranger) 2020.

*Aux femmes et aux hommes qui m'ont précédée.
Et à celles et ceux qui viendront après moi.*

*Parce que toutes les histoires de mer sont politiques
et nous, les débris de quelque chose
qui cherche une terre où s'échouer.*

« Non, rien ne peut t'arrêter, poète,
Pas même le vent dans les barbelés.
[...]
Lève la tête
Mais que fasse sens
Ce que tu écris. »

Yolanda PANTIN,
« L'os pelvien »

« On me créait vaillant. Je n'eus pas
de vaillance. »

Jorge Luis BORGES,
« Le remords »

« Moi-même, comme toi, j'ai grandi
dans l'exil. »

SOPHOCLE

Nous avons enterré ma mère avec ses affaires : sa robe bleue, ses chaussures noires à talons plats et ses lunettes à double foyer. Impossible de faire nos adieux autrement. Impossible de dissocier cette tenue de son souvenir. Impossible de la rendre incomplète à la terre. Nous avons tout inhumé, parce que après sa mort il ne nous restait plus rien. Pas même la présence de l'une pour l'autre. Ce jour-là, nous nous sommes effondrées d'épuisement. Elle dans son cercueil en bois; moi sur la chaise sans accoudoirs d'une chapelle en ruine, la seule disponible parmi les cinq ou six que j'ai cherchées pour organiser la veillée funèbre et que j'ai pu réserver pour trois heures seulement. Plus que de funéraires, la ville regorgeait de fours. Les gens y entraient et en sortaient comme ces pains qui se faisaient rares sur les étagères et pleuvaient dru dans notre mémoire quand la faim revenait.

Si je parle encore au pluriel de ce jour-là, c'est par habitude, parce que les années nous avaient soudées comme les lames d'une épée avec laquelle nous nous défendions. En rédigeant l'inscription pour sa tombe, j'ai compris que la mort commence dans le langage, dans cet acte d'arracher les êtres au présent pour les ancrer dans le passé, pour les réduire à des actions révolues qui ont commencé et fini dans un temps qui s'est éteint. Ce qui fut et ne sera plus. Telle était la vérité : ma mère n'existerait plus que conjuguée d'une autre manière. En l'inhumant, je mettais un terme à mon enfance de fille sans enfants. Dans cette ville à l'agonie, nous avons tout perdu, y compris les mots au temps présent.

Six personnes se sont rendues à la veillée funèbre. Ana a été la première. Elle est arrivée en traînant le pas, soutenue par Julio, son mari. Plus que marcher, Ana semblait traverser un tunnel obscur qui débouchait sur le monde que nous, les autres, habitons. Cela faisait des mois qu'elle suivait un traitement aux benzodiazépines. L'effet commençait à se dissiper. Elle avait à peine assez de gélules pour assurer la dose quotidienne. Comme le pain, l'alprazolam se faisait rare et le découragement se frayait un chemin avec la même force que le désespoir de ceux qui voyaient disparaître ce dont ils avaient besoin pour vivre : les personnes, les lieux, les amis, les souvenirs, la nourriture, le calme, la paix,

la raison. « Perdre » était devenu un verbe égalisateur que les Fils de la Révolution brandissaient contre nous.

Ana et moi nous sommes connues à la faculté de lettres. Depuis lors, nous avons vécu nos enfers respectifs en synchronie. Et c'était le cas une fois de plus. Quand ma mère a été admise dans l'unité de soins palliatifs, les Fils de la Révolution ont arrêté Santiago, le frère d'Ana. Ce jour-là, des dizaines d'étudiants ont été appréhendés. Aucun n'a été épargné. Le dos à vif criblé de chevrotines, passés à tabac dans un coin ou violés avec le canon d'un fusil. Pour Santiago ce fut La Tombe, une combinaison des trois, savamment dosée.

Il a passé plus d'un mois dans cette prison creusée cinq étages sous terre. Isolé de tout bruit, sans fenêtres, privé de lumière naturelle et d'aération. La seule chose qu'on entendait, c'était le cliquetis des rails du métro au-dessus de nos têtes, avait dit un jour Santiago. Il occupait une des sept cellules alignées les unes à la suite des autres, si bien qu'il ne pouvait pas voir ni savoir qui d'autre était détenu en même temps que lui. Chaque geôle mesurait deux mètres sur trois. Sol et murs blancs. Tout comme le lit et les barreaux à travers lesquels on lui passait un plateau avec de la nourriture. On ne lui donnait jamais de couverts : s'il voulait manger, il devait le faire avec les mains.

Cela faisait des semaines qu'Ana n'avait aucune nouvelle de Santiago. Elle ne recevait même plus l'appel pour lequel elle payait toutes les semaines, pas plus que la piètre preuve de vie qui lui parvenait sous la forme de photos envoyées d'un téléphone auquel ne correspondait jamais le même numéro.

Nous ne savons pas s'il est vivant ou mort. Nous ne savons rien de lui, a confié Julio ce jour-là, à voix basse et en s'éloignant de la chaise sur laquelle Ana a regardé fixement ses pieds pendant trente minutes. Durant tout ce temps, elle s'est limitée à lever les yeux pour poser trois questions :

« À quelle heure sera enterrée Adelaida ?

— À deux heures et demie.

— Bien, murmura Ana. Où ça ?

— Au cimetière de la Guairita, dans le secteur historique. Maman a acheté cette concession il y a très longtemps. La vue est belle.

— Bien... – Ana semblait redoubler d'efforts, comme si concevoir ces quelques mots relevait d'une tâche de titan –. Veux-tu rester avec nous aujourd'hui, le temps que le plus dur soit passé ?

— Je prendrai la route pour Ocumare demain à la première heure ; je vais rendre visite à mes tantes et leur laisser quelques affaires, ai-je menti. Merci pour ta proposition. Pour toi aussi c'est une période difficile. Je le sais.

— Bien. »

Ana m'a embrassée sur la joue et est repartie. Qui voudrait partager le deuil des autres quand il sent se profiler le sien ?

María Jesús et Florencia, deux institutrices à la retraite avec lesquelles ma mère était restée en contact, sont arrivées. Elles m'ont présenté leurs condoléances et sont parties rapidement elles aussi, bien conscientes que rien de ce qu'elles pourraient dire n'adoucirait la mort d'une femme encore trop jeune pour disparaître. Elles sont reparties en pressant le pas, comme si elles essayaient de distancer la faucheuse avant qu'elle ne vienne les chercher à leur tour. Pas une seule couronne de fleurs au funérarium, excepté la mienne. Une composition d'œillets blancs qui recouvraient à peine la moitié du cercueil.

Les deux sœurs de ma mère, mes tantes Amelia et Clara, ne sont pas venues. Elles étaient jumelles. L'une était grosse et l'autre maigre. L'une mangeait sans arrêt et l'autre prenait, pour tout petit déjeuner, un bol de haricots noirs tout en tirant sur une cigarette roulée. Elles vivaient à Ocumare de la Costa, une petite ville de l'État d'Aragua, proche de la baie de Cata et de Choróní. Une région où l'eau bleue lèche le sable blanc et que des routes impraticables, tombant en ruine, séparent de Caracas.

À leurs quatre-vingts ans passés, mes tantes

Amelia et Clara n'avaient fait, tout au plus, qu'un voyage à Caracas. Elles ne se sont même pas déplacées pour la remise des diplômes de ma maman, la première universitaire de la famille Falcón. Elle était magnifique sur ces vieilles photos, bien droite, dans le grand amphithéâtre de l'université centrale du Venezuela; les yeux très maquillés, les cheveux crépés et rangés sous sa toque, elle tenait fermement son diplôme et arborait un sourire solitaire, comme celui d'une femme en colère. Ma mère avait conservé cette photo à côté de son diplôme de licence en sciences de l'éducation et de la petite annonce que mes tantes avaient fait paraître dans *El Aragüeño*, le journal régional, pour que tout le monde sache qu'il y avait désormais une femme diplômée parmi les sœurs Falcón.

Nous ne voyions pas souvent mes tantes. Une ou deux fois par an. Nous allions au village en juillet et en août, parfois aussi pour le carnaval ou à Pâques. Nous leur donnions un coup de main pour tenir la pension et nous apportions notre contribution pour faire face aux dépenses. Ma mère leur laissait un peu d'argent et en profitait pour les sermonner : l'une pour qu'elle cesse de manger, et l'autre pour qu'elle mange. Elles nous préparaient des petits déjeuners qui me donnaient la nausée : hachis de bœuf, fritons, tomates, avocat et café de *guarapo*, une décoction de cannelle et de sirop de bagasse infusée dans

une chaussette en tissu avec laquelle elles me pourchassaient dans toute la maison. Ce breuvage me valut plus d'un malaise dont elles me réveillaient avec leurs hurlements de matrones affolées.

«Adelaida, ma pauvre, si maman avait vu cette petite crevette si maigrichonne, elle lui aurait préparé trois bonnes *arepas* avec de la margarine, disait ma tante Amelia, la grosse, en faisant allusion à nos incontournables galettes de maïs. Mais qu'est-ce que tu lui donnes à cette petite ? On dirait un hareng frit. Attends un peu, ma puce, je reviens... Ne bouge pas, ma poulette !

— Amelia, laisse cette gamine tranquille, ce n'est pas parce que tu as toujours faim que tout le monde est comme toi, répondait ma tante Clara depuis le patio, tandis qu'elle surveillait ses manguiers en fumant une cigarette.

— Mais qu'est-ce que tu fais dehors ? Viens, c'est l'heure de manger.

— Attends une minute, je m'assure que ces fripouilles de voisins ne gaulent pas nos mangues. La dernière fois ils en ont chipé trois sacs.

— Voilà, sers-toi, manges-en une si tu veux, mais il y en a deux, disait ma tante en rapportant de la cuisine une assiette pleine de boulettes de farine fourrées au hachis de porc frit. Tu en as bien besoin. Mange, mange, ma fille, avant que ce soit froid ! »

Après avoir fait la vaisselle, elles s'asseyaient toutes les trois dans le patio pour jouer au bingo, jusqu'à ce que sévisse de nouveau l'invasion de moustiques, un vrai fléau qui s'abattait sur nous avec ponctualité, à six heures de l'après-midi, et que nous chassions avec la fumée qui se dégageait des broussailles au contact des flammes. Nous faisons un bûcher et nous nous rapprochions pour le regarder flamber sous le soleil mourant de la journée. Alors, l'une des deux, tantôt Clara, tantôt Amelia, s'agitait dans son fauteuil en rotin et, tout en maugréant, prononçait les mots magiques : « le défunt mari ».

C'était leur façon de nommer mon père, un futur ingénieur qui effaça bien vite de sa mémoire ses projets de mariage quand ma mère lui annonça qu'elle attendait un enfant. À en juger par la rage qu'elles distillaient, on aurait pu croire qu'il les avait laissées tomber elles aussi. Elles l'évoquaient bien plus que ne le faisait ma mère, qui n'a jamais prononcé son nom devant moi. Parce qu'on n'a plus jamais entendu parler de papa. C'est du moins ce qu'elle m'a dit. J'ai trouvé que c'était une explication plus que raisonnable pour ne pas regretter son absence. S'il n'avait jamais plus rien voulu savoir de nous, pourquoi aurions-nous dû attendre quelque chose de sa part ?

Je n'ai jamais conçu notre famille comme une grande chose. La famille, c'était nous

deux, ma mère et moi. Notre arbre généalogique commençait et s'achevait avec nous. À nous deux, nous formions une plante vivace, une sorte d'aloë vera qui pouvait pousser n'importe où. Nous étions petites et veinées, nervurées presque, peut-être pour ne pas souffrir quand on nous arrachait un morceau, voire toutes nos racines. Nous étions faites pour résister. Notre monde reposait sur l'équilibre que nous étions capables de conserver à nous deux. Le reste relevait de l'exceptionnel, de l'accessoire ; nous pouvions donc nous en passer : nous n'attendions rien de personne, nous nous suffisions l'une à l'autre.

Démolition. C'est la sensation que j'ai eue en composant le numéro de la pension Falcón le jour de la veillée funèbre de maman. Elles ont mis du temps à répondre. Deux femmes diminuées dans cette grande demeure peinaient à parcourir la distance qui séparait le patio du salon, où elles conservaient un petit téléphone à pièces que plus personne n'utilisait mais qui avait encore une tonalité et recevait les appels. Cela faisait trente ans que mes tantes tenaient leur pension. Au cours de toutes ces années elles n'ont jamais rien changé, pas même un tableau. Elles étaient comme ça, improbables, tels ces flamboyants peints sur des toiles poussiéreuses qui décoraient les murs couverts de graisse et de terre.

Après plusieurs tentatives, elles ont fini par répondre. Elles ont accueilli la nouvelle de la mort de ma mère dans un silence plein de gravité. Elles ont pris le téléphone à tour de rôle. D'abord Clara, la maigre, ensuite

Amelia, la grosse. Elles m'ont sommée de reporter l'enterrement, au moins le temps qu'elles puissent acheter un billet pour le prochain autocar qui partirait d'Ocumare vers Caracas. Trois heures de trajet sur une route pleine de nids-de-poule et de délinquants les séparaient de la capitale. De telles conditions, ajoutées à leur grand âge et aux maladies – diabète pour l'une, arthrite pour l'autre –, leur auraient broyé les os. Cela m'a semblé une raison suffisante pour les dissuader de réaliser un tel périple. J'ai pris congé avec la promesse de leur rendre visite – pieux mensonge – et de faire dire une messe de neuvaine dans la chapelle du village. Elles ont accepté à contrecœur. J'ai raccroché avec une certitude : le monde, tel que je le connaissais, avait commencé à s'effondrer.

Alors que la matinée touchait à sa fin, deux voisines de l'immeuble sont venues me présenter leurs condoléances et, au passage, dévider la litanie des consolations de circonstance. C'était aussi vain que de jeter du pain aux pigeons. Marie, l'infirmière du sixième, s'est mise à parler de la vie éternelle. Gloria, la propriétaire du *penthouse*, semblait s'intéresser davantage à ce que j'allais devenir, maintenant que je me retrouvais « toute seule ». Parce que, assurément, cet appartement était bien trop grand pour une femme sans enfants. Parce que, assurément, étant

donné les circonstances, je devais bien songer à louer au moins une des chambres. Elles se monnaient en dollars aujourd'hui, enfin, à condition de tomber sur une bonne recommandation. Des gens bien comme il faut, un bon petit revenu. Parce qu'il faut dire que ce ne sont pas les délinquants qui manquent, disait Gloria. Et comme la solitude n'est bonne pour personne et que toi, maintenant, tu es toute seule, il vaut mieux que tu sois entourée, au moins en cas d'urgence, pas vrai? Tu dois bien avoir des connaissances à qui louer une chambre, n'est-ce pas, ma grande? Et si ce n'était pas le cas, évidemment, elle avait une cousine éloignée qui cherchait à s'installer en ville depuis longtemps. Ce serait l'occasion rêvée, qu'en dis-tu? Elle emménage chez toi et comme ça tu gagnes un peu d'argent. N'est-ce pas une excellente idée? m'a-t-elle lancé devant le cercueil tout juste refermé. Parce que, tout de même, avec cette inflation, pas évident de payer les médecins et les funérailles et la concession au cimetière. Parce que tout ça a dû te coûter les yeux de la tête, non? J'imagine bien que tu as quelques économies, mais avec tes tantes qui sont si âgées et qui vivent si loin, tu vas avoir besoin de revenus supplémentaires. Je vais te mettre en contact avec ma cousine pour que tu en fasses quelque chose, de cette chambre.

Gloria n'a pas cessé de parler d'argent, pas

un seul instant. Quelque chose dans ses petits yeux de rongeur s'évertuait à évaluer quelle part du gâteau elle pourrait se tailler, ou du moins comment elle pourrait améliorer sa part grâce à la mienne. Nous vivions tous ainsi : louchant sur le cabas du voisin et flairant le produit qui lui manquait pour chercher comment se le procurer. Tous, nous étions devenus des suspects et des matons, nous avions travesti le pillage en solidarité.

Au bout de deux heures, les deux femmes sont reparties, l'une lassée d'écouter les indiscretions de l'autre, et l'autre, de ne pas parvenir à savoir ce qui allait advenir de mes biens maintenant que ma mère n'était plus là. Vivre se résumait désormais à partir à la chasse et à en revenir vivant. En cela consistaient nos actes les plus élémentaires, y compris celui d'inhumer nos morts.

« La location de la chapelle vous coûtera cinq mille bolivars forts.

— Cinq millions d'anciens bolivars, vous voulez dire.

— Oui, c'est ça. — L'employé des pompes funèbres a pris un ton de suffisance —. Comme vous fournissez l'acte de décès, ça vous revient moins cher. Autrement, ça vous aurait coûté sept mille bolivars forts, pour la délivrance du document.

— Sept millions d'anciens bolivars, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça.

— Je vois.

— Alors, vous souhaitez souscrire à nos services ou pas ? a-t-il lâché avec une pointe d'exaspération.

— Vous croyez que j'ai vraiment le choix ?

— Ça, c'est à vous de voir. »

Régler la veillée funèbre a été encore plus compliqué que payer les derniers jours de ma mère à la clinique. Le système bancaire relevait de la fiction. Au funérarium, ils n'avaient pas de terminal de carte bancaire, et ils n'acceptaient pas non plus les virements ; de mon côté, je n'avais pas assez de liquide pour m'acquitter du montant, qui correspondait à peu près à deux mille fois mon salaire. Même si j'avais eu assez de liquide, ils ne l'auraient pas accepté. Depuis quelque temps, plus personne ne voulait de billets. Le papier n'avait plus aucune valeur. Il fallait sortir d'épaisses liasses pour acheter la moindre broutille, que ce soit une canette de soda – s'il en restait – ou un paquet de chewing-gums, que l'on pouvait acquérir pour dix ou douze fois sa valeur d'origine. L'étalon monétaire se mesurait à échelle urbaine. Il fallait deux tours de billets de cent pour acheter – quand il y en avait – une bouteille d'huile ; parfois trois tours pour une livre de fromage. Des gratte-ciel dépourvus de valeur, voilà ce qu'était devenue la monnaie nationale : une histoire à dormir debout. Quelques mois plus tard, la situation s'inversa : l'argent disparut. Alors

on n'avait plus rien à donner en échange du peu que l'on trouvait en rayon.

J'ai opté pour la solution la plus simple : j'ai sorti de mon porte-monnaie le dernier billet de cinquante euros que j'avais changé au marché noir quelques mois plus tôt et je l'ai tendu au gérant du funérarium, qui s'est jeté dessus, les yeux injectés d'étonnement. Il en tirerait probablement vingt fois sa valeur officielle, voire trente, si on tenait compte du prix auquel je l'avais acheté. Cinquante euros, le quart de ce qu'il restait de mes économies, que je conservais dans une culotte rouge avec laquelle je prétendais berner d'éventuels cambrioleurs. Mes missions au forfait pour une maison d'édition mexicaine basée en Espagne – ils me payaient en devises – et les arriérés de mes corrections d'épreuves nous avaient permis de surnager, ma mère et moi. Mais ces dernières semaines nous avaient coulées. La clinique nous faisait payer tout ce dont elle manquait et que nous devions acheter au marché noir pour trois ou quatre fois sa valeur : depuis les seringues et les poches de sérum jusqu'aux compresses et au coton qu'un infirmier aux allures de boucher me fournissait moyennant une somme exorbitante, pratiquement toujours supérieure à celle dont nous étions convenus.

Tout disparaissait presque aussi vite que la vie qui abandonnait ma mère, allongée sur un lit recouvert de draps que je devais laver

chez moi tous les jours et qui semblaient se décomposer au contact des sécrétions d'une chambre partagée avec trois autres malades. Pas une seule clinique dans toute la ville qui n'ait de liste d'attente pour occuper un lit. Les gens perdaient la santé et la vie aussi vite que la tête. À aucun moment je n'ai envisagé d'infliger à ma mère les affres d'un hôpital public, ce serait revenu à la laisser mourir clouée sur un brancard au fond d'un couloir, au milieu de délinquants criblés de balles. La vie, l'argent, nos forces, tout fondait à vue d'œil. Même le jour durait moins longtemps. Être dans la rue à six heures du soir était une façon stupide de soumettre notre existence à la roulette russe. N'importe quoi pouvait nous tuer : une balle perdue, un enlèvement, un vol. Les coupures de courant duraient des heures et les couchers de soleil étaient suivis d'une obscurité sans fin.

À deux heures de l'après-midi, les employés des pompes funèbres sont arrivés à la chapelle. Deux individus vêtus d'un costume foncé taillé dans un tissu bon marché. Les deux gaillards ont sorti le cercueil de la chapelle et l'ont jeté sans ménagement dans une Ford Zephyr reconvertie en corbillard. J'ai pris moi-même la couronne de fleurs et je l'ai déposée sur le cercueil pour bien leur rappeler qu'il s'agissait là de ma mère et non d'une planche de charcuterie. Dans un pays où la mort fauchait les gens au rythme d'une

épidémie de peste, voilà ce qu'était le cadavre d'Adelaida Falcón, ma maman : un tas de viande, un corps sans vie qui venait s'ajouter à beaucoup d'autres. Ces hommes la traitaient comme tout le reste : sans compassion.

Je me suis assise côté passager et j'ai regardé le chauffeur du coin de l'œil. Il avait les cheveux gris et la peau marquée des gens mats quand ils vieillissent. « À quel cimetière allons-nous ? À la Guairita ? » J'ai acquiescé. Nous n'avons plus échangé un seul mot. Je me suis laissée bercer par le vent chaud de la ville, par cette odeur acide et douceâtre de pelures d'orange pourrissant dans un sac-poubelle au soleil. Nous avons mis deux fois plus de temps que d'habitude pour prendre l'autoroute, la même qui depuis cinquante ans desservait une ville dont la population pour laquelle elle avait été conçue avait triplé.

La Ford Zephyr n'avait plus d'amortisseurs et la route pleine de nids-de-poule s'est transformée en un véritable calvaire. Sans courroies pour l'attacher, le cercueil de ma mère bringuebalait à l'arrière. Pendant que je regardais dans le rétroviseur la caisse en contreplaqué – le bois massif était au-dessus de mes moyens –, je me suis mise à penser combien j'aurais aimé offrir à maman des funérailles dignes de ce nom. Elle avait dû penser la même chose, en bien des occasions. Elle aurait sans doute aimé m'offrir plus de

Karina Sainz Borgo

La fille de l'Espagnole

Traduit de l'espagnol (Venezuela) par Stéphanie Decante

« Ils nous ont séparés de part et d'autre d'une ligne. Celui qui a quelque chose et celui qui n'a rien. Celui qui est fiable et celui qui est suspect. Je ne vivais pas bien, mais si j'étais sûre d'une chose, c'était que ça pouvait toujours être pire. »

Dans ce qui ressemble au Venezuela de Maduro, de violentes manifestations sèment le chaos à Caracas. Adelaida Falcón vient de perdre sa mère. L'immeuble où elle habite se retrouve au cœur des combats entre jeunes opposants et forces de l'ordre. Expulsée de son logement, Adelaida se réfugie chez une voisine, une jeune femme surnommée « la fille de l'Espagnole ». Pour survivre depuis sa cachette, elle doit apprendre à devenir une autre et à se battre. Quitte à payer le prix fort.

« Un premier roman beau et implacable qui continue de vous hanter une fois refermé. »

Marianne Payot, *L'Express*

Karina Sainz Borgo
La fille de l'Espagnole



**La fille
de l'Espagnole**
Karina Sainz Borgo

Cette édition électronique du livre
La fille de l'Espagnole de Karina Sainz Borgo
a été réalisée le 28 mai 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072923821 – Numéro d'édition : 373756).

Code Sodis : U35737 – ISBN : 9782072923852
Numéro d'édition : 373759.